

TOMASZ SWOBODA

Université de Gdańsk

Un testament dans les tiroirs. En marge
d'une nouvelle traduction de *Sodome
et Gomorrhe*

A l'automne 2021¹, les plus importants musées parisiens ont rendu hommage à Christian Boltanski, grand artiste de la mémoire, décédé quelques mois plus tôt. Au Louvre, dans la célèbre salle 710, c'est-à-dire dans la Grande Galerie de l'aile Denon au premier niveau, parmi les tableaux de Léonard, Raphaël et Mantegna, ont été placées *Les archives* : un mur composé de 620 tiroirs en métal rouillé. Boltanski y a présenté plusieurs milliers de documents qui constituaient l'histoire de sa vie dans les années 1965-1988.

Quand, abasourdi, j'ai regardé cette œuvre monumentale au milieu des miracles du *quattrocento*, il m'était difficile – malgré le gouffre esthétique qui sépare les deux œuvres et malgré la sévérité sombre avec laquelle Boltanski a construit ses archives – de résister à l'impression que je regarde un équivalent visuel de *La Recherche* proustienne. Quelques décennies de vie rassemblées en un seul endroit et séparées par les cloisons des tiroirs ; des centaines de faits et d'artefacts, peut-être catalogués, et peut-être dispersés dans le désarroi – peut-être, parce que nous ne savons pas ce qu'il y a vraiment ; des dizaines de sentiments et d'expériences – en apparence donnés à nous, car nous les

¹ Le présent texte reprend une partie de l'essai publié en polonais comme postface [dans :] M. Proust, *Sodoma i Gomora*, trad. T. Swoboda, Łódź, Officyna, 2021.

avons devant nous, à portée de main, mais inaccessibles : même si nous sortions ces tiroirs en tôle, l'un après l'autre, peut-être un à un, ou peut-être au hasard, en voyant à chaque fois autre chose, un ordre différent, et certainement en oubliant ce qu'il y avait dans ceux que nous avons déjà vus.

Dans cette association lointaine, il y avait certainement quelque chose de la monomanie d'un homme qui a passé deux ans à traduire Proust, l'avait lu pendant de nombreuses années auparavant, et puis, en regardant *Les archives* Boltanski, il décidait qu'il n'abandonnerait Proust plus jamais : bien que l'on sache que c'est le contraire qui est vrai, que si l'on ne craignait pas le ridicule d'un tel pathétique, on dirait que c'est Proust qui décide de ne jamais nous abandonner. Mais il vaut mieux dire que ça met sur nous le grappin ; encore mieux : que ça ressemble à l'Alien de Ridley Scott, s'infiltrant dans la circulation sanguine, fécondant et faisant accoucher des textes-monstres, inutiles pour qui que ce soit.

En même temps, cette rencontre virtuelle de deux artistes qui ont décidé, pour ainsi dire, de se mettre au service de la mémoire – encore une fois : il semble qu'ils n'aient pas le choix, comme si c'était leur mémoire ou même quelque Mémoire supra-individuelle qui les a appelés à ce service – est quelque chose de plus qu'une coïncidence temporaire d'une visite de la salle 710 du Louvre et d'une réflexion, à l'occasion de cet essai, au sujet de *Sodome et Gomorrhe*: la dernière partie de *La Recherche* que Proust a réussi à corriger avant sa mort en novembre 1922, le volume que l'on peut appeler, non seulement pour cette raison, son testament littéraire. Dans ce contexte, l'importance que revêtent, dans le roman, les thèmes de l'inversion et du langage – sujets de l'étude qui suit – semble prendre une dimension à la fois personnelle et métatextuelle.

Or, l'idée selon laquelle la découverte de l'homosexualité doit se faire dans un roman sur fond d'affaire Dreyfus frôle le génie sociologique. De même que le capitaine de l'armée française est coupable parce qu'il est juif (il est coupable d'être juif), de même les homosexuels sont coupables parce qu'ils sont homosexuels (ils sont coupables d'être homosexuels). Ici, il n'y a pas de place pour la discussion ou pour peser les arguments. Regardons les représentants de cette « race » : ce n'est pas seulement Charlus, mais aussi le prince de Châtellerauld, monsieur de Vaugoubert, le personnel de l'ambassade, Nissim Bernard, le prince Gilbert : dans leur grotesque, ils ne peuvent rivaliser qu'avec des portraits romanesques des juifs. « Si, écrit Proust en 1913 à Louis de Robert, sans parler de pédérastie le moins du monde, je peignais des adolescents vigoureux, si je peignais des amitiés tendres, graves, sans jamais laisser entendre que cela va plus loin, alors j'aurais pour moi tous les pédérastes, parce que je leur présenterais justement ce qu'ils aiment »². Au lieu de cela, nous avons, dans *La Recherche*, des images vraiment accablantes de méchanceté et de déviation, combien compatibles – bien que dans leur exagération révélant qu'il y a quelque chose de plus derrière cela – avec l'esprit de l'époque.

En fait, dans les premières années après la guerre, il valait mieux ne pas parler du tout de l'inversion sexuelle. L'apologie du courage masculin et de la force militaire était monnaie courante. Écrire sur les pervers a peut-être été bon pour un homme décadent et cosmopolite de la Belle Époque mais non pour le nouvel ordre national. Même alors, avant la guerre, peu de gens ont eu l'idée d'avouer leur homosexualité : les cas d'Oscar Wilde et de Philippe Eulenburg en étaient exemplaires.

2 M. Proust, *Correspondance*, texte établi, présenté et annoté par P. Kolb, t. 12, Paris, Plon, 1984, p. 238.

Le scandale entourant le prince allemand était si fort que lorsqu'il éclata en 1907, les mots « Parlez-vous allemand ? » sont devenus un mot de passe dans les milieux homosexuels. Et bien qu'en France le Code de Napoléon ait légalement assimilé l'homosexualité à l'hétérosexualité – comme en Allemagne, où pourtant, depuis 1871, elle a été à nouveau criminalisée –, la pression sociale et religieuse était trop forte pour permettre, dirions-nous aujourd'hui, des *coming outs*. Ainsi, Proust est contraint de provoquer Jean Lorrain en duel en 1897 lorsque ce dernier suggère que le jeune écrivain a des relations homosexuelles. Le duel inabouti du baron de Charlus est sans doute un écho de ces expériences.

Dans la dimension littéraire, l'homosexualité accompagne Proust pratiquement dès le début. À 17 ans, il dédie à Daniel Halévy un sonnet intitulé « Pédérastie », et l'homosexualité féminine, annonce de *Gomorrhe*, apparaît dans une nouvelle intitulée « Avant la nuit ». En 1908, Proust confie à un ami son projet d'écrire un « essai sur la pédérastie » et des fragments tout faits de ce projet se trouvent dans les notes de *Contre Sainte-Beuve* et enfin, dans la première partie de *Sodome et Gomorrhe*, qui est une nouvelle version d'un essai planifié de longue date.

Que dit Proust dans cet « essai » ? Tout d'abord, il présente son concept d'« homme-femme », une âme féminine enfermée dans un corps masculin, développé comme une sorte d'héritage génétique, renaissance dans l'organisme masculin d'un ancêtre féminin plus ou moins lointain. Cette théorie, qui est une combinaison singulière de darwinisme et de psychiatrie – et en même temps une sorte d'inversion du théorème de Freud, car pour Proust c'est le garçon qui est une fille manquée³ – en fait, rend l'homosexualité impossible :

3 J.-Y. Tadié, *Le lac inconnu. Entre Proust et Freud*, Paris, Gallimard, 2012, p. 102.

un homme n'est pas aimé par un autre homme, mais par une femme enfermée dans son corps, donc l'homosexualité est en fait une hétérosexualité. Dès lors, Leo Bersani peut parler d' « hétérosexualisation de l'homosexualité » chez Proust⁴, et Julius Edwin Rivers peut prouver combien la vision de l'inversion de Proust doit au discours médical du XIX^e siècle sur ce sujet, médiatisé par les autorités médicales de son père et de son frère et vulgarisé par les affaires Wilde et Eulenburg⁵.

Il doit aussi beaucoup à Darwin. Peu après la mort de l'écrivain, Lucien Daudet a rappelé qu'en travaillant sur le début de *Sodome et Gomorrhe*, Proust lit crayon à la main *The Power of Movement in Plants*⁶. D'où, bien sûr, toute la métaphore fondamentale de la plante et du bourdon. Mais les motifs naturalistes sont ici beaucoup plus élaborés, leur sens va beaucoup plus loin :

Plus près de la nature encore – et la multiplicité de ces comparaisons est elle-même d'autant plus naturelle qu'un même homme, si on l'examine pendant quelques minutes, semble successivement un homme, un homme-oiseau ou un homme-insecte, etc. – on eût dit deux oiseaux, le mâle et la femelle, le mâle cherchant à s'avancer, la femelle – Jupien – ne répondant plus par aucun signe à ce manège, mais regardant son nouvel ami sans étonnement, avec une fixité inattentive, jugée sans doute plus troublante et seule utile, du moment que le mâle avait fait les premiers pas, et se contentant de lisser ses plumes⁷.

Le pittoresque de ces images n'est pas leur seul ou leur premier effet. Car il paraît plus important de naturaliser l'inversion, au double sens du terme : sa

4 L. Bersani, *Homos*, Cambridge – Londres, Harvard University Press, 1995, p. 132.

5 J. E. Rivers, *Proust et l'art d'aimer*, New York, Columbia University Press, 1980.

6 L. Daudet, « Transpositions », *Nouvelle Revue Française*, janvier 1923, p. 50.

7 M. Proust, *Sodome et Gomorrhe*, [dans :] *à la recherche du temps perdu*, Paris, Gallimard, t. 3, 1988, p. 8.

comparaison à la nature, et surtout sa « naturalité », c'est-à-dire l'ordinaire, le banal. Comme si, préparant le lecteur aux visions cruelles et grotesques des homosexuels, Proust a d'abord voulu souligner que cette cruauté et ce grotesque ne sont pas une conséquence de la « perversion », mais sont de l'ordre de la nature et doivent être envisagées sous l'angle psychologique, et surtout, en termes sociologiques.

Il est difficile de ne pas remarquer que, comme l'a déjà observé dans ses notes de lecture Michel Leiris, Proust traite le sujet de l'homosexualité « avant tout d'un point de vue social »⁸. Premièrement, il montre les homosexuels comme une tribu, une coterie ou une race, et jamais comme une communauté⁹. Deuxièmement, Proust s'intéresse à l'effet de l'inversion sur la relation d'un « individu » avec les autres. Troisièmement, l'auteur étudie la réaction des gens au désir homosexuel. L'écrivain agit comme un vrai structuraliste avant la lettre : il observe, divise, classe, catégorise ; et en même temps – encore avant la lettre évidemment – comme un oulipien ou un Borges, il essaie de décrire et d'épuiser toutes les possibilités de toutes les combinaisons possibles des éléments masculins et féminins dans un seul corps. Il dépasse largement la perspective freudienne : les variétés d'inversion décrites dans *Sodome I* peuvent donner le vertige, non seulement parce que nous apprenons à les connaître dans la plus longue phrase de Proust. Ici, l'homosexualité prend le pluriel¹⁰.

La personnification de cette multiplicité et de cette ambiguïté, c'est le personnage d'Albertine. C'est elle et Charlus – une pauvre bourgeoise et un grand aristocrate – qui permettent à l'inversion de se répandre sur

8 M. Leiris, « Notes sur Proust », [dans :] *Magazine Littéraire* hors-série : *Le siècle de Proust. De la Belle Époque à l'an 2000*, 2000, p. 101.

9 Cf. L. Bersani, *op. cit.*, p. 130.

10 C'est ce que souligne Jacques Dubois dans son livre *Pour Albertine. Proust et le sens du social*, Paris, Seuil, 1997, p. 151.

la quasi-totalité de l'éventail social. C'est elle et Morel – une gomorrhéenne aimée par le protagoniste et un dévoreur de cœurs féminins aimé par le baron – incarnent la fluidité de l'orientation sexuelle et la non-évidence de la pratique érotique.

Sodome et Gomorrhe. La citation de Vigny qui ouvre le roman, divise le monde en deux. Cependant, il n'y a pas de symétrie dans ce monde. Si *Sodome I* est d'abord l'essai sur la pédérastie annoncé par Proust depuis des années, une théorie extensive de l'inversion masculine, c'est en vain qu'on chercherait dans *Sodome II* une conceptualisation similaire de l'homosexualité féminine. En partie parce que le narrateur agit en observateur impartial vis-à-vis du premier phénomène, alors que vis-à-vis du monde des femmes, il est aussi un amoureux blessé, jaloux. En partie parce que, comme chez Freud, la féminité en général, les relations entre les femmes sont dans la *Recherche* une sorte de « continent noir », un système de signes impénétrables aux yeux masculins : regards furtifs, frôlements à peine perceptibles et demi-mots. L'asymétrie résulte aussi des conclusions tirées des observations : les sodomites sont par essence des créatures malheureuses, leur constitution biologique, l'erreur qui sous-tend leur existence, *ex definitione* ne leur permettent pas de connaître les vraies jouissances ; ce qui n'est pas le cas des femmes que le narrateur soupçonne : seulement soupçonne car que pourrait-il savoir de la nature des plaisirs gomorrhéens ? « Mais ici le rival n'était pas semblable à moi, ses armes étaient différentes, je ne pouvais pas lutter sur le même terrain, donner à Albertine les mêmes plaisirs, ni même les concevoir exactement »¹¹.

En même temps, l'amour entre femmes, sanctifié en quelque sorte par la relation mère-fille – qui, surtout dans *La Recherche*, est une terre forte et inviolable, un

11 M. Proust, *Sodome et Gomorrhe*, *op. cit.*, p. 504-505.

vrai sacré, dont la profanation ne peut qu'être rêvée –, est, même comme une perversion, plus acceptable que celle de Charlus, Jupien et Morel¹². Pas pour le héros, cependant, qui après la scène – ô combien violente, bien qu'invisible, mais seulement entendue – entre le baron et le giletier passe, pour ainsi dire, à l'ordre du jour, ou du moins à l'ordre du discours, construisant une théorie complexe d'inversion à partir de celle-ci, alors que les jeux de M^{lle} Vinteuil avec son amie deviennent pour lui un traumatisme, dont il ne se remettra qu'à la toute fin du roman. Cette perversité a été bien décrite par Philippe Sollers, se référant à la scène de l'attente du bourdon : « Sodome est inscrite dans la mécanique de la fécondation permanente et à peine dissimulée. Gomorrhe, au contraire, est une pure dépense négative, une brûlure bien plus radicale, elle seule a droit au qualificatif de "jouissance". C'est une autofécondation, une "fleur du mal", quelque chose qui n'a peut-être d'ailleurs rien de sexuel au sens habituel du mot, une perversion beaucoup plus grave »¹³. Proust rompt donc brutalement avec la tradition suresthétisée du XIX^e siècle de Lesbos pour s'aventurer dans les profondeurs obscures de Gomorrhe, pénétrer son terrain marécageux, dans l'incertitude et la peur, un peu comme sa mère sur les traces de la grand-mère décédée, « à pas timides, pieux, sur le sable que des pieds chéris avaient foulé avant elle »¹⁴. C'est comme s'il pouvait sentir et savoir que c'est un régime dans lequel il n'y a pas de place pour lui. Comme résume ces combats Elisabeth Ladenson, à *la recherche du temps perdu* suppose « une économie sexuelle qui ne repose

12 J. Kristeva, *Le temps sensible. Proust et l'expérience littéraire*, Paris, Gallimard, 1994, p. 102-103.

13 P. Sollers, « Sodome contre Gomorrhe », [dans :] *Magazine Littéraire*, *op. cit.*, p. 81.

14 M. Proust, *Sodome et Gomorrhe*, *op. cit.*, p. 167.

pas sur une norme phallique »¹⁵. Par conséquent, contrairement aux hommes, les femmes ne sont jamais appelées « inverties ». Il n'y a pas d'inversion féminine. Mais il y a des femmes qui aiment d'autres femmes. L'homosexualité féminine, contrairement à l'homosexualité masculine, existe.

Proust lui-même était perplexe sur le choix du mot. En 1909, dans le manuscrit de son essai sur les homosexuels, il utilise encore ce terme. Dans un extrait noté au moins quatre ans plus tard, il écrit déjà : « inverti », et au dos de la page, convaincu que le mot demande une explication, il écrit le contenu de la note de bas de page prévue :

Balzac, avec une audace que je voudrais bien pouvoir imiter, emploie le seul terme qui me conviendrait « Oh ! j'y suis dit Fil de soie, il a un plan ! il veut revoir sa *tante* qu'on doit exécuter bientôt. Pour donner une vague idée du personnage que les reclus, les argousins et les surveillants appellent une *tante*, il suffira de rapporter ce mot magnifique du directeur d'une des maisons centrales au feu Lord Durham qui visita toutes les prisons pendant son séjour à Paris... Le directeur désigna du doigt un local en faisant un geste de dégoût : "Je ne mène pas ici Votre Seigneurie, dit-il, car c'est le quartier des *tantes*... – Hao, fit Lord Durham, et qu'est-ce ? – C'est le troisième sexe, Milord." » (Balzac, *Splendeur et misère des courtisanes*.) Ce terme conviendrait particulièrement, dans tout mon ouvrage, où les personnages auxquels il s'appliquerait, étant presque tous vieux, et presque tous mondains, ils seraient dans les réunions mondaines où ils papotent, magnifiquement habillés et ridiculisés. Les tantes ! on voit leur solennité et toute leur toilette rien que dans ce mot qui porte jupes, on voit dans une réunion mondaine leur aigrette et leur ramage de volatiles d'un genre différent. « Mais le lecteur français veut être respecté » et n'étant pas Balzac je suis obligé de me contenter d'inverti. Homosexuel est trop germanique et pédant, n'ayant guère paru en France – sauf erreur – et traduit sans doute des journaux berlinois, qu'après le procès Eulenburg. D'ailleurs il y a une nuance. Les homosexuels mettent leur point d'honneur à n'être pas des invertis. D'après la théorie, toute fragmentaire du reste, que j'ébauche ici, il n'y aurait pas en réalité d'homosexuels. Si masculine que puisse

15 E. Ladenson, *Le lesbianisme de Proust*, Ithaca – Londres, Cornell University Press, 1999, p. 134.

être l'apparence de la tante, son goût de virilité proviendrait d'une féminité foncière, fût-elle dissimulée. Un homosexuel ce serait ce que prétend être, ce que de bonne foi s' imagine être, un inverti.¹⁶

Bien que l'écrivain n'en parle pas, il est possible de deviner que le deuxième terme qu'il aimerait utiliser était celui de salaïste. Le problème n'était pas ici sa vulgarité, mais, au contraire, son hermétisme : Proust a utilisé le mot dans ses conversations avec Antoine Bibesco en référence aux homosexuels – dirions-nous aujourd'hui – « outés », et c'était le néologisme dérivé du nom d'un diplomate français, Antoine de Sala.

« Homosexuel », comme l'écrit Proust, est « trop germanique et pédant ». Le terme a en fait été proposé en 1869 par un journaliste et traducteur austro-hongrois nommé Karl-Maria Benkert (Kertbeny), et au début, il a été adopté principalement en Allemagne, y compris par des auteurs aussi influents que Krafft-Ebing, auteur de la célèbre *Psychopathia sexualis*, et Magnus Hirschfeld, partisan du concept d'homosexuels comme hommes-femmes, emprunté d'ailleurs à Karl Heinrich Ulrichs, qui en parle dans cinq brochures publiées en 1864-1869 sous le titre *Forschungen über das Rätsel der mannmännlichen Liebe* (Le secret de l'amour entre hommes).

Qu'on le veuille ou non, Proust choisit « inversion », mot utilisé probablement pour la première fois en 1882 par Charcot et Magnan, aussi comme traduction d'une expression allemande *die conträre Sexualempfindung* (sens sexuel inversé). Le mot est loin d'être parfait, pas aussi expressif que « tante », mais « français », et en plus résonnant d'autres retournements – psychologiques, sociologiques – dans lesquels Roland Barthes voyait l'un des thèmes fondamentaux de *La Recherche*¹⁷.

16 *Esquisse IV*, [dans :] *à la recherche du temps perdu*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », t. 3, 1988, p. 955.

17 R. Barthes, « Une idée de recherche », [dans :] *Idem, Œuvres com-*

Quels mots choisir alors dans la traduction polonaise : *inwersja* et *inwertyta* ? Le traducteur a trouvé cette solution trop simple et très mauvaise. Principalement pour des raisons sonores. Donner au Proust polonais un tel monstre, compte tenu du nombre d'années qu'il a fallu à l'écrivain pour chercher des mots, des noms, qui correspondraient à son idée du monde romanesque, semblait être un péché impossible à racheter. L'expressivité et l'éloquence du mot sont également proches de zéro. Le mot semble être un terme technique, peut-être un bon terme pour une étude de Freud mais pas pour un roman. Tissé dans la narration des dizaines de fois, il l'assécherait et l'effacerait. *Homoseksualista*, pour des raisons évidentes, était également hors de question. Pareil pour *gej*, bien sûr, anachronisme complet en référence aux adeptes *die konträre Sexualempfindung*. Il fallait chercher plus loin.

Bien sûr, quelques auteurs et quelques textes sont venus à la rescousse. L'ordre de la découverte et de la réflexion était probablement opposé à l'ordre historique, cela a donc pu commencer avec Gide qui, dans son *Journal*, se souvient à plusieurs reprises de rencontres avec Proust, notamment de discussions sur l'homosexualité. L'auteur de *Corydon* ne pouvait pas accepter la façon dont Proust dépeint dans le roman ce qu'il appelait lui-même volontiers « uranisme »¹⁸. Ce mot se retrouve aussi chez Remy de Gourmont, qui dans un article de 1907 intitulé « L'amour à l'envers », juxtapose les homosexuels, c'est-à-dire les invertis nés, aux invertis accidentels, appelés par lui « uranistes ». Proust ne reconnaissait pas une telle distinction¹⁹.

Selon le dictionnaire CNRTL, le mot est apparu pour

plètes, t. 3, Paris, Seuil, 2002, p. 917-921.

18 Voir A. Gide, *Journal*, t. 1 (1887-1925), édition établie, présentée et annotée par É. Marty, Paris, Gallimard, 1996, p. 1126.

19 D'après A. Compagnon, « Notice », [dans :] M. Proust, *à la recherche du temps perdu*, Paris, Gallimard, t. 3, 1988, p. 1217.

la première fois en 1895 : ce qui est significatif, dans la revue *Archives de l'anthropologie criminelle*. Il a pu venir là – rien de surprenant – de la langue allemande : de Karl Heinrich Ulrichs, qui à son tour a dérivé le mot *Urning* du *Banquet* de Platon. Pausanias y parle de deux Éros : l'un est le fils de l'Aphrodite vulgaire, et l'autre de l'Aphrodite céleste (*Ourania*), et c'est lui qui patronne « l'amour envers les garçons »²⁰. Fait intéressant, le mot a fait la plus grande carrière en Angleterre, où il a été adopté comme nom par un groupe de poètes homosexuels dirigé par Alfred Douglas et John Symmonds, et il a également été utilisé par Oscar Wilde et Edward Carpenter, entre autres.

Ses formes polonaises, *uranizm* et *uranista*, sont, bien entendu, loin de l'expressivité de « tante » dont rêvait Proust. Ils sonnent aussi étrangers que *inwersja*, et plus encore. Mais toujours incomparablement mieux. Leur place dans l'histoire de la langue est similaire. En français, ils sont apparus dans cette acception presque en même temps. Pour le lecteur moyen, contemporain de Proust, l'« inversion » dénotant « homosexualité » devait être quelque chose d'aussi nouveau et étrange que, potentiellement, « uranisme ». Le dictionnaire de Karłowicz n'enregistre pas le mot *inwersja* dans le sens qui nous intéresse. L'*uranizm*, en revanche, oui : c'est « une libido erronée chez l'homme, pédérastie (uranisme) » [« popęd płciowy opaczny u mężczyzn, pederastia (uranismus) »].

Si cette poignée d'arguments ne semble pas convaincante, que le lecteur polonais contemporain – *ex definitione* extraordinaire – considère ce choix de traduction comme un hommage caché et surtout détourné aux inspirations anglaises de l'auteur, aux

20 Voir Platon, *Le banquet*, traduction, introduction et notes par L. Brisson, Paris, Flammarion, 2007, 180d et 180e, p. 101 et note p. 191-192.

créateurs tels que Thomas Carlyle, George Eliot, Thomas Hardy, Dante Gabriel Rossetti, Oscar Wilde et bien sûr, *last but not least*, John Ruskin. Arriver en Angleterre en passant par l'Allemagne et la Grèce, en réfléchissant sur un voyage de France en Pologne : de telles choses n'arrivent que dans la littérature.

On pourrait dire que parler de ces dilemmes sur le choix d'un mot c'est comme diviser un cheveu en quatre, mais ce serait probablement ignorer l'obsession proustienne du « mot juste ». « L'écrivain de premier ordre, note-t-il dans la note à la traduction française de *Sésame et les lys* de Ruskin, est celui qui emploie les mots mêmes que lui dicte une nécessité intérieure »²¹. D'où, chez Proust, les recherches lexicales constantes, les répétitions et les retours aux mots et à leur utilisation, les discussions sur la prononciation des noms et la création des mondes entiers à partir d'un son, de la même manière qu'il les crée à partir d'un goût ou d'une odeur. Cela ne signifie pas, cependant, que nous avons affaire à une formation de mots intense. Les néologismes y sont relativement rares et pas trop fantaisistes, comme dans *Sodome et Gomorrhe* « le salon bergottique de Mme Swann ». Après une lecture attentive, comme celle de Michel Leiris, il apparaît clairement que, contrairement aux idées reçues, le style de Proust n'a pas tendance à obscurcir l'image ou à compliquer la question, mais, au contraire, « [l]e désir d'élucidation l'oblige à employer un langage logiquement articulé, discursif, et le détourne du langage proprement poétique »²². Cela est peut-être particulièrement évident dans *Sodome et Gomorrhe* où, dès le début, marqué par « l'essai sur la race des tantes », le narrateur rapproche souvent son propos de la poétique du discours, sans parler des arguments étymologiques de Brichtot.

21 Cité d'après : A. Bouillaguet, B. G. Rogers (dir.), *Dictionnaire Marcel Proust*, Paris, Honoré Champion, 2004, p. 1063.

22 M. Leiris, « Notes sur Proust », *op. cit.*, p. 102.

Compagnon note à juste titre que le roman a évolué depuis Combray et que « le rêve de la prose poétique est absent de *Sodome et Gomorrhe* »²³. Avant même que le narrateur ne donne la voix au professeur de Sorbonne, il éblouit lui-même le lecteur avec la phrase la plus longue de tout le roman, comportant 931 mots, certes fragmentée avec des points-virgules, mais toujours laissant assez clairement entendre qu'il s'agit d'autre chose que d'une « beauté » de style. Proust a déjà fait montre de sa phrase unique, telle que, malgré plusieurs centaines d'années d'histoire regorgeant de génies littéraires, les Français ne connaissaient pas avant Proust et qu'ils ne connaîtront plus ; cette phrase a déjà été montrée par Proust, notamment dans *Les jeunes filles en fleurs*. D'ailleurs, la phrase n'est pas si longue : elle est, en moyenne, deux fois plus longue que la phrase de Gide, nettement plus longue que celle de Bourget et de France, mais moins que les phrases de Huysmans, Barbey d'Aurevilly ou des frères Goncourt²⁴. Proust nous offre ici une phrase dans laquelle, pour citer l'infaillible Compagnon, « de nouvelles espèces et sous-espèces surgissent à chaque détour de la syntaxe, laquelle ne cesse de se subdiviser ; son arborescence est vite dissoute dans le chaos du monde. On est passé en une phrase du XIX^e siècle au XXI^e siècle, de la classification des espèces au chaos post-moderne »²⁵.

23 A. Compagnon, *Proust entre deux siècles*, Paris, Seuil, 1989, p. 252.
 24 Jean Milly a été le premier à enquêter sur cette question dans son ouvrage *La phrase de Proust. Des phrases de Bergotte aux phrases de Vinteuil*, Paris, Larousse, 1975. Plus récemment, à l'aide d'outils statistiques, Dominique et Cyril Labbé ont étudié ce sujet dans leur article « Les phrases de Marcel Proust », [dans :] D. F. Iezzi, L. Celardo, M. Misuraca (dir.), *Actes de la 14e Conférence internationale sur l'analyse statistique des données textuelles*, Rome, Universitalia, 2018. Ces calculs ont été présentés sous forme de graphiques soignés par Nicolas Ragonneau dans son livre *Le Proustographe. Proust et « À la recherche du temps perdu » en infographie*, Paris, Denoël, 2021.

25 A. Compagnon, « Un classique moderne », [dans :] *Magazine*

Et pourtant nous sommes au début du XX^e siècle, quand dans l'écriture littéraire il ne s'agit pas seulement de style, mais de langue en tant que telle, et en l'occurrence du français en tant que valeur nationale. Il y a un débat long et passionné, difficile à imaginer aujourd'hui, sur la direction dans laquelle la langue, en particulier la langue littéraire, devrait aller. Les réactionnaires accusent les progressistes de dilapider la tradition séculaire de l'idéal classique ; l'autre parti relie le développement du langage au progrès tout court et c'est là qu'il voit une opportunité de sortir la France de sa stagnation et de son retard²⁶. Dans une lettre célèbre à Mme Straus, l'auteur de *La Recherche* exprime son avis sur cette discussion, affirmant de manière iconoclaste que les seuls qui défendent le français sont ceux qui « l'attaquent » : « Cette idée qu'il y a une langue française, existant en dehors des écrivains, et qu'on protège, est inouïe »²⁷. D'où, dans le roman, l'apologie du « beau français populaire et pourtant un peu individuel »²⁸, que Françoise déploie à chaque occasion. Ses propos sont un manifeste de multiplicité et de diversité, un hommage aux dialectes mourants, ainsi que, pour revenir à la note déjà citée de Leiris, « la signification particulière, personnelle, que chacun se doit de lui assigner, selon le bon plaisir de son esprit »²⁹.

D'où peut-être aussi un élément aussi subversif du roman que les tirades étymologiques et historiques de Brichot. D'une part, oui, le professeur discute d'un sujet qui à l'époque n'était pas, pour reprendre l'expression

Littéraire, op. cit., p. 8.

26 Voir à ce sujet : G. Philippe, *Sujet, verbe, complément : le moment grammatical de la littérature française (1890-1940)*, Paris, Gallimard, 2002.

27 M. Proust, *Correspondance*, texte établi, présenté et annoté par P. Kolb, t. 8, Paris, Plon, 1981, p. 276.

28 M. Proust, *Sodome et Gomorrhe*, op. cit., p. 124.

29 M. Leiris, *Brisées*, Paris, Mercure de France, 1966, p. 11.

de Compagnon, idéologiquement indifférent³⁰. La pensée xénophobe et raciste de Maurras cherche des arguments linguistiques, et le fondateur de l'Action française a même écrit la préface du livre posthume d'Auguste Longnon *Origines et formation de la nationalité française. Éléments ethniques, unité territoriale* (1912). Brichot lui-même « avait peu de sympathie pour la Nouvelle Sorbonne où les idées d'exactitude scientifique, à l'allemande, commençaient à l'emporter sur l'humanisme »³¹. Néanmoins, ses arguments brisent l'idée longnonnienne d'uniformité, prouvant non seulement les racines latines et celtiques des « noms » locaux, mais aussi la présence noroise, germanique et saxonne dans ces régions, et donc au moins la nature complexe de la nation française, sinon l'inutilité des considérations sur ce type d'être abstrait.

Mais l'étymologie dans *Sodome et Gomorrhe* est subversive aussi sur un autre plan. Comme le note un autre scientifique – important non pas pour Maurras mais pour Raymond Queneau – Joseph Vendryes, les tirades onomastiques de Brichot, « c'est à la longue une fatigue et un agacement pour le lecteur, et, pour tout dire, c'est une faute de goût »³². Aujourd'hui, après les expériences d'Oulipo, de Kenneth Goldsmith ou encore de Beckett, Blanchot et Borges, on le voit un peu différemment. Énumération, répétition, liste ou ressassement, tout cela est devenu une composante importante de la littérature contemporaine, principalement expérimentale. Chez Proust, cependant, ou peut-être dans la littérature de l'époque, ils sont pourtant un corps étranger. Ils préfigurent un roman de la fin de la modernité, mais ils sont tirés d'une littérature beaucoup plus ancienne, celle qui était encore une source

30 A. Compagnon, *Proust entre deux siècles*, op. cit., p. 252.

31 M. Proust, *Sodome et Gomorrhe*, op. cit., p. 261.

32 A. Compagnon, *Proust entre deux siècles*, op. cit., p. 229.

de connaissance sur le monde, à la fois roman et traité. Dans *Sodome et Gomorrhe*, toute cette connaissance n'a aucun sens. Cela devient juste une manie vide, un ennui obsessionnel, une parodie d'elle-même. Et aussi une parodie du genre romanesque proche de Cervantes : parodie de la composition soignée, du modèle organique de l'intrigue, de la correspondance des parties et de l'ensemble. Tout ce que nous apprécions tant dans l'œuvre de Proust et dont nous discutons *ad nauseam* : l'œuvre comme une cathédrale, etc., etc. Comme le prouvent les manuscrits, Proust insère en fait arbitrairement dans le récit tel ou tel passage copié dans une bonne partie des linguistes et des historiens de l'époque. Il ne compose pas mais il « monte », comme un Eisenstein ou un Warburg³³. Le roman ne s'effondre pas, mais il vacille. Et nous, dans un réflexe savant, sautons par-dessus les arguments étymologiques, tant qu'il ne s'effondre pas complètement.

Mais, demande l'experte en la matière Sylvie Pierron, qu'est-ce que veut exactement Proust de ces étymologies³⁴ ? Que veut le narrateur de son roman ? Après tout, Brichot ne montre pas ses connaissances comme ça, mais presque toujours lorsque le protagoniste le lui demande. Et celui-ci n'explique sa curiosité nulle part. S'agit-il vraiment du statut et de la forme de la langue et de la nation françaises ? Du rapport entre géographie et histoire, entre lieu et nom ? Du nom lui-même ? Il semble qu'Anne Henry ait tout à fait raison en disant que les étymologies de Brichot marquent la séparation définitive du protagoniste d'avec les fantasmes poétiques du début du roman, d'avec la magie naïve des noms et de l'ouïe colorée³⁵. Les propos de

33 *Ibidem*, p. 263.

34 S. Pierron, *Ce beau français un peu individuel. Proust et la langue*, Saint-Denis, Presses universitaires de Vincennes, 2005, p. 196.

35 A. Henry, *Marcel Proust : théorie pour une esthétique*, Paris, Klincksieck, 1981.

Brichot seraient donc une désillusion douloureuse, une déception difficile, une des inversions fictionnelles dont parle *Sodome et Gomorrhe*. Bien que les étymologies soient ici un peu ridiculisées, présentées comme de la manie et des mots creux, on comprend qu'il ne s'agit là que d'un réflexe défensif de la part du narrateur, qui comprend déjà, ou du moins pressent qu'après le deuxième séjour à Balbec, après les explications de Brichot, rien ne sera plus comme avant, tout comme plus rien ne sera comme avant depuis que Cottard lui a montré la danse d'Albertine avec Andrée.

Mais c'est peut-être aussi la question de nom, nom et prénom. Il est difficile de résister au sentiment que beaucoup de héros de *La Recherche* n'ont pas de noms et de prénoms, mais juste un nom commun. C'est dans *Sodome et Gomorrhe* qu'on apprend qu'Oriane, duchesse de Guermantes, est aussi Zénaïde, car les noms de personnes sont comme les noms de lieux : « Brichot, pour changer la conversation, me demanda si je comptais rester encore longtemps à Incarville. J'avais eu beau lui faire observer plusieurs fois que j'habitais non pas Incarville mais Balbec, il retombait toujours dans sa faute, car c'est sous le nom d'Incarville ou de Balbec-Incarville qu'il désignait cette partie du littoral. Il y a ainsi des gens qui parlent des mêmes choses que nous en les appelant d'un nom un peu différent. Une certaine dame du faubourg Saint-Germain me demandait toujours, quand elle voulait parler de la duchesse de Guermantes, s'il y avait longtemps que je n'avais vu Zénaïde, ou Oriane-Zénaïde, ce qui fait qu'au premier moment je ne comprenais pas. Probablement il y avait eu un temps où, une parente de M^{me} de Guermantes s'appelant Oriane, on l'appelait, elle, pour éviter les confusions, Oriane-Zénaïde. Peut-être aussi y avait-il eu d'abord une gare seulement à Incarville,

et allait-on de là en voiture à Balbec »³⁶. On se souvient quelle confusion est due au fait que le nom du baron Palamède XV est Charlus, bien qu'il soit le frère du duc de Guermentes. « Je suis aussi duc de Brabant, damoiseau de Montargis, prince d'Oléron, de Carency, de Viareggio et des Dunes »³⁷, dit à M. Verdurin celui dont le « nom » sert aussi de « nom d'espèce » dans le roman : on appelle les invertis « charlus ». Le personnage le plus important du roman perd ainsi, en un sens, un de ses noms, et le prête involontairement à d'autres : en inversé, il se disperse dans une foule d'autres comme lui, comme les jeunes Israélites du chœur de Racine.

Et peut-être seule Albertine, rarement appelée M^{lle} Simonet, s'accroche à son nom. Tout comme le héros à son anonymat. Ce n'est que dans le tome suivant – non corrigé par l'auteur, donc on ne sait pas si le fragment en question resterait sous cette forme – que le narrateur mentionnera le nom de Marcel. Dans *Sodome et Gomorrhe* son nom devient un véritable sujet, un objet d'intérêt et surtout une source de peur. C'est une scène étonnante, autant typiquement proustienne que lacanienne, que celle d'entrée à la fête chez la princesse de Guermentes. Rappelons : le héros doute d'avoir été invité ; il pense qu'il y a peut-être eu une erreur. Terrifié, il observe le rituel accompagnant l'entrée dans l'hôtel, dans lequel le nom de l'invité est crié à haute voix par « l'aboyeur ». Il est témoin du supplice du duc de Châtellerauld, qui, quelques jours plus tôt, *incognito*, se disant Anglais, s'était amusé avec l'aboyeur, et maintenant il est obligé de donner son vrai nom. Enfin, c'est le tour du héros :

L'huissier me demanda mon nom, je le lui dis aussi machinalement que le condamné à mort se laisse attacher au billot. Il leva aussitôt majestueusement la tête et, avant que j'eusse pu le prier de

36 M. Proust, *Sodome et Gomorrhe*, *op. cit.*, p. 441.

37 *Ibidem*, p. 333.

m'annoncer à mi-voix pour ménager mon amour-propre si je n'étais pas invité, et celui de la princesse de Guermantes si je l'étais, il hurla les syllabes inquiétantes avec une force capable d'ébranler la voûte de l'hôtel³⁸.

Ce n'est pas la fin, cependant. La deuxième tentative est d'être présenté au prince. Il cherche des candidats convenables pour cette tâche, et la première à venir est Mme Vaugoubert : un homme dans un corps de femme, tout comme son mari est une femme dans un corps d'homme. Ici, cependant, le problème est d'une autre nature : « comment me faire présenter au maître de la maison par une femme qui ne savait pas mon nom ? »³⁹. Le projet se termine avec succès, mais seulement après de nouvelles approches et un dialogue imaginaire avec le lecteur sur l'amnésie, car le héros est incapable de sortir le nom de Mme de Souvré de l'oubli. Cependant, ces luttes ne se terminent jamais dans un monde où le nom en dit plus sur un homme que son apparence et son caractère. La scène de la fête résonne lors d'une visite à La Raspelière :

À l'étonnement que M. et M^{me} Verdurin, s'interrompant de disposer les fleurs pour recevoir les visiteurs annoncés, montrèrent, en voyant que ces visiteurs n'étaient autres qu'Albertine et moi, je vis bien que le nouveau domestique, plein de zèle, mais à qui mon nom n'était pas encore familier, l'avait mal répété et que M^{me} Verdurin, entendant le nom d'hôtes inconnus, avait tout de même dit de faire entrer, ayant besoin de voir n'importe qui⁴⁰.

Dans *Sodome et Gomorrhe*, le héros-narrateur est donc parfois n'importe qui, de plus en plus souvent il est quelqu'un, mais reste systématiquement anonyme. D'autant plus étonnant est l'apparition dans le roman de Céleste Albaret, la servante de longue date de l'écrivain citée ici par son nom et son prénom, à qui l'on doit

38 *Ibidem*, p. 38.

39 *Ibidem*, p. 45.

40 *Ibidem*, p. 391.

des souvenirs extrêmement précieux sur lui⁴¹. C'est en fait la seule clé autobiographique explicite dans l'intégralité de *La Recherche*. À moins de considérer comme telles les clés disséminées tout au long du roman, des micro-autoportraits, comme celui dans *Sodome et Gomorrhe* : « Moi l'étrange humain qui, en attendant que la mort le délivre, vis les volets clos, ne sais rien du monde, reste immobile comme un hibou et, comme celui-ci, ne vois un peu clair que dans les ténèbres »⁴². C'est de là, des ténèbres, d'au-delà des volets clos, que cet oiseau anonyme, « pauvre ploumissou »⁴³, comme l'appelle dans le roman Celeste Albaret, nous envoie son testament littéraire qu'est *Sodome et Gomorrhe*.

41 C. Albaret, *Monsieur Proust. Souvenirs recueillis par Georges Belmont*, Paris, Laffont, 1973.

42 M. Proust, *Sodome et Gomorrhe*, *op. cit.*, p. 371.

43 *Ibidem*, p. 241.

bibliographie

- Albaret C., *Monsieur Proust. Souvenirs recueillis par Georges Belmont*, Paris, Laffont, 1973.
- Barthes R., « Une idée de recherche », [dans :] *Idem, Œuvres complètes*, t. 3, Paris, Seuil, 2002.
- Bersani L., *Homos*, Cambridge – Londres, Harvard University Press, 1995.
- Bouillaguet A., Rogers B. G. (dir.), *Dictionnaire Marcel Proust*, Paris, Honoré Champion, 2004.
- Compagnon A., *Proust entre deux siècles*, Paris, Seuil, 1989.
- Compagnon A., « Un classique moderne », [dans :] *Magazine Littéraire hors-série : Le siècle de Proust. De la Belle Époque à l'an 2000*, 2000.
- Daudet L., « Transpositions », *Nouvelle Revue Française*, janvier 1923.
- Dubois J., *Pour Albertine. Proust et le sens du social*, Paris, Seuil, 1997.
- Gide A., *Journal*, t. 1 (1887-1925), édition établie, présentée et annotée par É. Marty, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1996.
- Henry A., *Marcel Proust : théorie pour une esthétique*, Paris, Klincksieck, 1981.
- Kristeva J., *Le temps sensible. Proust et l'expérience littéraire*, Paris, Gallimard, 1994.
- Labbé D., Labbé C., « Les phrases de Marcel Proust », [dans :] D. F. Iezzi, L. Celardo, M. Misuraca (dir.), *Actes de la 14e Conférence internationale sur l'analyse statistique des données textuelles*, Rome, UniversItalia, 2018.
- Ladenson E., *Le lesbianisme de Proust*, Ithaca – Londres, Cornell University Press, 1999.
- Leiris M., *Brisées*, Paris, Mercure de France, 1966.
- Leiris M., « Notes sur Proust », [dans :] *Magazine Littéraire hors-série : Le siècle de Proust. De la Belle Époque à l'an 2000*, 2000.
- Milly J., *La phrase de Proust. Des phrases de Bergotte aux phrases de Vinteuil*, Paris, Larousse, 1975.
- Philippe G., *Sujet, verbe, complément : le moment grammatical de la littérature française (1890-1940)*, Paris, Gallimard, 2002.
- Pierron S., *Ce beau français un peu individuel. Proust et la langue*, Saint-Denis, Presses universitaires de Vincennes, 2005.
- Platon, *Le banquet*, traduction, introduction et notes par L. Brisson, Paris, Flammarion, 2007.
- Proust M., *à la recherche du temps perdu*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », t. 1-4, 1987-1989.
- Proust M., *Correspondance*, texte établi, présenté et annoté par P. Kolb, t. 8, Paris, Plon, 1981.

Proust M., *Correspondance*, texte établi, présenté et annoté par P. Kolb, t. 12, Paris, Plon, 1984.

Ragonneau N., *Le Proustographe. Proust et « À la recherche du temps perdu » en infographie*, Paris, Denoël, 2021.

Rivers J. E., *Proust et l'art d'aimer*, New York, Columbia University Press, 1980.

Sollers P., « Sodome contre Gomorrhe », [dans :] *Magazine Littéraire* hors-série : *Le siècle de Proust. De la Belle Époque à l'an 2000*, 2000.

Tadié J.-Y., *Le lac inconnu. Entre Proust et Freud*, Paris, Gallimard, 2012.

abstract

A will in the drawers. On the sidelines of a new translation of *Sodom and Gomorrah*

Written on the sidelines of a new translation of *Sodom and Gomorrah* into Polish, the article evokes the problem that the translator had in finding the equivalent of the term *inverti*. This problem serves as a pretext to speak, on the one hand, of homosexuality in Proust, on the other, of language as the subject of the novel. In this context, the role of Albertine and the etymological tirades of professor Brichot are studied in particular. The author also highlights the testamentary character of this part of the Proustian cycle.

keywords


Marcel Proust, *Sodom and Gomorrah*, translation, sociology, language

mots-clés

Marcel Proust, *Sodome et Gomorrhe*, traduction, sociologie, langage

tomasz swoboda

Essayiste et traducteur, Tomasz Swoboda enseigne à la Faculté des Lettres de l'Université de Gdansk. Il est l'auteur d'ouvrages consacrés à l'art et la littérature, en polonais (thèse sur la littérature décadente ; recueils d'essais sur la traduction, sur l'idée de la déformation dans la modernité) et en français (*Histoires de l'œil*, 2013). Il a traduit en polonais, entre autres, des œuvres de Rousseau, Baudelaire, Nerval, Proust, Barthes, Bataille, Caillois, Leiris, Ricœur, Didi-Huberman, Mouawad, Le Corbusier ainsi que la série BD *Ariol*.

PUBLICATION INFO			
Cahiers ERTA	e-ISSN 2353-8953 ISSN 2300-4681		
Received : 20.12.2022 Accepted : 02.02.2023 Published : 31.03.2023	VARIA	ASJC 1208	
ORCID : 0000-0002-8285-3837			
T. Swoboda, « Un testament dans les tiroirs. En marge d'une nouvelle traduction de <i>Sodome et Gomorrhe</i> », [dans :] <i>Cahiers ERTA</i> , 2023, nr 33, pp. 159-183. DOI : 10.4467/23538953CE.23.007.17569			
www.ejournals.eu/CahiersERTA/			
Attribution 4.0 International (CC BY 4.0).		